

vres; et la continuelle méditation de l'esprit afflige le corps.

13. Écoutez tous ensemble la fin de tout ce discours : Craignez Dieu et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme.

14. Et sachez-vous que Dieu fera rendre compte en son jugement de toutes les fautes, et de tout le bien et le mal qu'on aura fait.

frequensque meditatio, carnis afflictio est.

13. Finem loquendi pariter omnes audiamus. Deum time, et mandata ejus observa; hoc est vni omnis homo.

14. Et cuncta que fieri, adducet Deus in iudicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit.

13. Hoc est vni omnis homo. In eo sita hominis felicitas in hac vita. Vel quasi dicat: Absque hoc nihil est omnis homo; et qui hoc non est, nihil est: qui hoc non agit, nihil agit, quoniam in vanum recipit animam suam, cum propter hoc solum creatus sit.

14. Pro omni errato. Id est, id quod quasi per errorem aut ignorantiam fit, quasi dicat: Etiam subijciatur examini id quod, hoc non plena voluntate, sed ignorantia et inadvertentia quædam admittitur, et disciteur an excusationem mereatur, an vero damnandum sit.



PRÉFACE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Une tradition invariable et constante attribue le *Cantique des cantiques* à Salomon. D. Calmet le considère, d'après les Pères, comme le plus parfait de ses trois ouvrages. Les *Proverbes*, dit-il, sont à la portée des plus simples et des moins avancés dans la voie de la vertu; ils sont adressés aux enfants; Salomon y donne souvent ce nom à son disciple. L'*Ecclésiaste*, instruit un homme déjà fait; il lui montre le néant et la vanité des choses du monde. Le *Cantique* est pour les âmes parfaites, et pour celles qui sont élevées au-dessus des sentimens de la chair et du sang.

Saint Isidore de Péluse compare ces trois livres aux trois parties du temple: les *Proverbes* sont figurés par les parvis extérieurs, ouverts à tous les Israélites; l'*Ecclésiaste* est représenté par le Saint qui était fermé aux yeux des profanes par un voile, et où personne n'avait droit d'entrer que les prêtres sanctifiés; mais le *Cantique des cantiques* est justement comparé au sanctuaire, au Saint des saints, ou les prêtres mêmes n'entraient pas, et qui n'était ouvert qu'au souverain sacrificateur, et cela une seule fois l'année, après bien des cérémonies et des purifications.

Tout le monde est invité à l'étude des *Proverbes*; tout le monde n'est pas capable d'entendre l'*Ecclésiaste*; mais presque personne ne peut pénétrer la profondeur de sens du *Cantique des cantiques*. Les Juifs n'en permettaient pas la lecture avant l'âge de trente ans, et l'Eglise, dans sa prudence, nous impose la même réserve.

Ce n'est pas que ce poème soit licencieux et obscur, comme l'ont prétendu les anabaptistes. Voltaire, et en général tous les incrédules qui l'ont à dessein interprété dans le sens le plus révoltant. Mais le sujet est délicat, et Salomon l'a traité avec cette liberté d'expressions que comportent les mœurs orientales. Il en est résulté des descriptions et des peintures que l'on ne peut mettre sous les yeux de tout le monde, et qui demandent, pour être sans danger, à être méditées avec la pureté de cœur et d'esprit qui les a inspirées. Car, comme l'a dit fort bien Fénelon: « La même parole est un pain qui nourrit les uns et un glaive qui perce les autres; elle est odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi et qui meurent sincèrement à eux-mêmes; elle est odeur de mort pour ceux qui sont aliénés de la vie de Dieu et qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le meilleur moment se tourne en poison dans les estomacs corrompus. » C'est ce qui a fait dire que tout est pur pour les purs: *Omnia munda mundis*; mais que tout devient licence pour ceux dont le cœur est gâté et l'esprit perverti.

On croit généralement que Salomon composa ce poème à l'occasion de son mariage avec la fille de Pharaon. C'est un épithalame qui tient du drame quant à sa forme. Comme dans les tragédies grecques, on y voit un chœur de jeunes vierges qui restent toujours sur la scène, prêtes, dit Lowth, à offrir des consolations ou des conseils. Elles s'entretiennent avec les deux époux, les interrogent, leur répondent; se mêlent à tout ce qui arrive et ne s'éloignent jamais. L'auteur en profite pour leur faire dire ce qu'il n'aurait pu convenablement dire lui-même ou faire dire à ses deux principaux personnages, comme dans la scène du chapitre VII, où le chœur fait un si pompeux éloge de la beauté de l'épouse.

